



Le sortilège de l'amour, Maître anonyme rhénan, fin du XV<sup>e</sup>, huile sur bois, 24 x 18 cm, Leipzig, Museum der Bildenden Künste.

Sur cette scène d'intérieur, nombreux sont les symboles. Nous constatons que la maison invite au confort et est bien tenue, un feu ronronne dans la cheminée, la femme porte des socques aux pieds, un chien se repose sur un coussin, nous y trouvons aussi, près d'une fenêtre, un miroir et une balayette, ou plutôt un plumeau fait de plumes de paon. Un coffret, sur lequel se trouve un cœur, est placé sur une escabelle. Un jeune homme se trouve sur le seuil, on devine le regard gourmand du voyeur. La jeune femme est nue, un voile transparent la cache à peine, les hanches et le ventre sont généreux et invitent à la maternité. Les seins sont petits et ronds, enmi le piz com une pomme, ainsi qu'est précisé dans le fabliau du prestre et d'Alison. Elle a les cheveux blonds dénoués et le front épilé, nous ne devinons aucune pilosité. La blancheur de la peau contraste avec le visage de l'homme. Elle a un peu de rouge sur les pommettes. Nous avons la représentation de l'idéal féminin de cette fin du XV<sup>e</sup> siècle, en aucune manière, elle n'est luxurieuse. La femme symbolise la sédentarité, l'intimité et la vie domestique, finalité du sortilège de l'amour.

## Un corps de rêve

Plaire, c'est aussi se conformer à une silhouette qui varie peu au cours des époques

Une définition de la femme dans *Le livre des propriétés des choses* nous enseigne qu'elle a le cheveu plus souple et plus fin que celui des hommes, le cou plus long. Viennent ensuite d'autres notions de beauté : le teint plus pâle, le visage plus fin, plus doux et plus souriant. Nous avons dans cette « encyclopédie » médiévale, une première description type du canon de beauté. Tous les textes occidentaux et les autres sources du XII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle, nous offrent un idéal féminin commun, immuable, dont certaines parties sont plus ou moins mises en valeur suivant l'époque.

Voici la description de femmes n'ayant pas la chance de posséder la beauté naturelle : une servante (24) est décrite comme grasse, grosse, petite et mal tournée, ses seins sont comparés à deux paniers à fumier, elle est suante et soufflante, grasseuse et noire de fumée. Une autre servante d'âge mûr, pareillement décrite, a le visage laid et difforme, le nez écrasé, la bouche tordue, les lèvres épaisses, et les dents sont grosses et mal rangées. Son regard n'est pas plus engageant, elle louche et a les yeux chassieux, son teint tire sur le jaune verdâtre.

Eustache Deschamps se moque également de ses contemporaines à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle et écrit dans le *miroir du mariage* : ainsi ara la meschine grese corps, gros cul et poitrine (25). De cette constatation est tiré une devinette salace (26) du XV<sup>e</sup> siècle, nous demandant d'ou vient ce que par costume le plus des femmes ont les cuisses et en amont plus groz que les hommes ? La réponse en est que l'englume doit estre plus grosse que les marteaulz.

Pour gommer les « quelques » défauts physiques et se conformer aux canons de beauté, certaines ont recours aux postiches. Nous pensons aux perruques, mais aussi aux postiches mammaires, la mode étant aux seins petits et ronds. Des solutions sont évoquées pour répondre aux différents problèmes. Des petits sacs placés dans la chemise permettent d'accentuer la poitrine : deux sacs par manière de male où l'en fait les peaux en maler et les téins à mont aler (27). Des seins trop volumineux sont aussi « corrigés ». Henri de Mondeville, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, relève la coutume de certaines femmes de coudre à leurs chemises deux sacs étroits pour y placer les seins afin de les comprimer. Dans le *roman de la rose*, il est conseillé, si la femme a trop lordes mameles, de prendre un cuevrechief ou toèles, c'est à dire une toile ou le rectangle de tissus de lin dont la femme s'enveloppe la tête en son foyer. Cette toile lui sert à estraindre sa poitrine, il lui reste à l'attacher, la coudre ou la nouer (28).

Les astuces vestimentaires (29) pour masquer une disgrâce, sont fréquemment évoquées et restent des moyens simples à mettre en œuvre. Ainsi, pour un bal, si la dame a trop grosses espaulles, le conseil est de porter une robe de drap fin, si son pied est laid, que jamais elle ne se déchausse, et surtout se a grosse jambe, il lui est recommandé le port de soulier fin.

En règle générale le même texte conseille de *couvrir*, de dissimuler le moindre défaut susceptible d'être aperçu.

Mais surtout *s'el n'est bele, si se cointait, la plus lede ator plus cointe ait*, c'est à dire que si elle n'est belle, qu'elle « s'arrange » aux mieux, et que plus elle est laide, plus doit elle être coquette.

C'est peut être l'une des raisons pour laquelle certaines femmes prennent beaucoup de temps à se parer. C'est l'objet du chapitre XXXI moralisateur du livre du chevalier de la Tour Landry (30) *d'une dame qui mettoit le quart du jour a elle appareiller*.

Développés ci-après, les soins de beauté nous révéleront progressivement la femme telle qu'elle fut rêvée au bas Moyen Âge.

## La quête de beauté

La théorie des humeurs, qui tient une place prépondérante dans la diététique médiévale, garantit certes la santé, mais contribue aussi à l'hygiène de la beauté. Elle tient à la parfaite harmonie des quatre élé-

(24) Boccace, *Décameron*, Le livre de poche, 1994, Sixième journée, dixième nouvelle, p 522.

(25) Eustache Deschamps, *oeuvre complète*, G Raynaud, Tome IX, p 49-50.

(26) Bruno Roy «*Devinettes Françaises du Moyen Age*», cahiers d'études médiévales, n°3, Bellarmine, 1977, n°74.

(27) Eustache Deschamps, *Le miroir de mariage*, exemple cité par M. Beaulieu et J. Baylé, *Le costume en Bourgogne de Philippe le Hardi à la mort de Charles le Téméraire*, PUF, 1956, p 72.

(28) Guillaume de Lorris, Jean de Meung, *Le roman de la rose*, Paris, 1878, réédité par Kraus Reprint, 1970, tome 3, vers 13927-13932, p 236.

(29) Guillaume de Lorris, Jean de Meung, *Le roman de la rose*, Paris, 1878, réédité par Kraus Reprint, 1970, tome 3, p 234-236.

(30) Anatole de Montaiglon, *Le livre du Chevalier de la tour Landry*, Paris, 1854, red. Kraus reprint and co, 1982.

Le tableau des humeurs. BNF : Français 150, fol. 4.

Sur cette enluminure nous retrouvons, sécheresse, froidure, humidité, et chaleur, aux croisements des quatre éléments que sont l'air, la terre, le feu et l'eau.

